

The book cover features a detailed illustration of a young woman with long, reddish-brown hair, wearing a black lace dress, lying down with her eyes closed. She is surrounded by a dense thicket of dark, gnarled branches and leaves. Several black birds, possibly crows or ravens, are perched on the branches around her. The background is a textured, golden-brown surface with a cracked, mosaic-like pattern. A solid red horizontal band is positioned at the top of the cover, containing the author's name in white text. The title is written in a large, white, serif font across the middle of the cover. At the bottom right, the publisher's name and series are printed in white and red text.

**CATHERINE  
MALABOU**

Ontologie  
de l'accident

Rivages poche  
Petite Bibliothèque



À la suite d'un grave traumatisme, l'histoire du sujet bifurque et un personnage nouveau, sans précédent, cohabite avec l'ancien. Sans passé, ni avenir.

De cette impossibilité du retour de l'identité blessée sur elle-même, une forme surgit, née de l'accident, née par accident. Quelle est cette forme ? Un visage ? Un corps ? Un inconnu connu ? Quelle histoire de l'être peut expliquer le pouvoir plastique de la destruction, de la tendance explosive de la vie qui menace secrètement toutes les vies ?

Poursuivant sa réflexion sur les chocs psychiques et cérébraux, Catherine Malabou nous invite ici à une aventure philosophique et littéraire où Spinoza, Deleuze, Freud, croisent Proust, Duras ou Thomas Mann.

*Catherine Malabou enseigne la philosophie à l'Université de Californie à Irvine.*

Collection dirigée par Lidia Breda

CATHERINE MALABOU  
AUX ÉDITIONS RIVAGES

*Le plaisir effacé. Clitoris et pensée*  
*Il n'y a pas eu de Révolution. Réflexions sur la propriété,*  
*le pouvoir et la condition servile en France*

Catherine Malabou

# Ontologie de l'accident

Essai sur la plasticité destructrice

Rivages poche  
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Rivages sur

[editions-rivages.fr](http://editions-rivages.fr)

contactez-nous à :  
[editions@payotrivages.com](mailto:editions@payotrivages.com)

*Note de l'éditeur* : ouvrage initialement paru aux Éditions  
Léo Scheer en 2009.

© Éditions Payot & Rivages, 2026  
pour la présente édition  
62, avenue de Saxe, 75015 Paris

ISBN : 978-2-7436-7140-2

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

## PRÉFACE

Ce livre ne pouvait pas s'appeler autrement. « Ontologie » est un terme technique, c'est vrai. Mais il s'éclaire vite.

Littéralement « discours sur ce qui est », l'ontologie est la branche de la métaphysique qui interroge la présence des choses, leur nature et leur stabilité. L'ontologie, science de « l'être en tant qu'être », constitue selon Aristote la « science première ». Socrate l'enseignait déjà : pour savoir ce que sont la beauté, le courage, la vertu, il ne suffit pas de s'arrêter à l'examen de telle ou telle beauté, de tel exemple de courage ou de telle vertu particulière. La question « Qu'est-ce que ? » ne se satisfait pas de cas mais vise ce que les cas ont en commun, ce qui les soutient, leur identité ou leur *essence*. L'essence de la beauté, du courage, de la vertu.

Si l'ontologie entreprend de mettre au jour cette essence, cette permanence, c'est parce que

tout ce qui est se trouve inéluctablement exposé au changement. Toute présence s'expose aux altérations, qu'elles soient légères (être debout ou assis, être ici ou ailleurs), ou beaucoup plus lourdes (en bonne santé ou malade). En logique, ces altérations s'appellent des « prédicats », ou des « accidents ». L'ontologie traditionnelle affirme que les prédicats ou accidents, même menaçants, n'endommagent pas l'essence, qui leur survit toujours. La grammaire exprime déjà la différence décisive entre l'essence, la substance ou encore le sujet d'une part, les qualificatifs de l'autre. Si je dis « le ciel est bleu », je comprends que « bleu » est une détermination passagère, variable, d'une entité en elle-même stable, le ciel, dont l'essence ne se trouve pas fondamentalement modifiée par ces variations. Bleu ou gris, le ciel reste le ciel. La proposition « s est p » – sujet-copule-prédictat – est la forme logique qui soutient la phrase grammaticale et permet à la philosophie d'analyser les différentes modalités du rapport hiérarchique entre l'essentiel et l'accidentel.

J'ai écrit ce livre pour inverser les choses et rétablir des droits de l'accident. Leur droit à être traités comme des essences. Il fallait donc pour cela écrire une ontologie de l'accident. On constate en effet un étrange silence, dans

la tradition philosophique, sur le fait que certains accidents ne peuvent pas être interprétés comme de simples modifications de surface, des dommages contingents. Ils transforment bel et bien l'essence, la redéfinissent. Ces accidents deviennent ainsi essentiels à leur tour. Jamais une ontologie de l'accident n'avait encore été écrite, qui aurait affirmé que l'accident a une dignité d'être. Que l'être ne subsiste pas toujours, intact, sous les coups du sort, ne résiste pas toujours aux mutations.

L'être, en un mot, est plastique. Susceptible de déformations, de reformations, de nouvelles émergences, impossibles à reconduire à une identité vierge. L'être peut devenir méconnaissable. On voit alors à quel point *Ontologie de l'accident* est un titre provocateur. Le seul qui s'imposait.

La philosophie aujourd'hui n'est plus là pour protéger l'essence mais pour laisser paraître la nudité de ce qui arrive. C'est pourquoi je me suis penchée sur les transformations extrêmes, les défigurations, les traumatismes, les irréparables mutations de l'identité. À même la chair, à même la psyché, à même les gens.

Le livre, souvent nourri de littérature, est composé d'une série de coups de projecteur sur des situations de transformations irréversibles, de moments charnières qui interrompent la constance

d'être d'un sujet. Ces interruptions sont l'œuvre de ce que j'appelle la « plasticité destructrice ». La plasticité désigne généralement la capacité à recevoir la forme (comme l'argile ou le marbre), à donner la forme (comme la chirurgie plastique, l'artiste plasticien), à exploser enfin (le plastic). La « plasticité » a le plus souvent une connotation positive, renvoyant à la souplesse, à la sculpture, au modelage, à la création, à l'ouverture, à l'évolution. La plasticité a cependant aussi un potentiel explosif – elle peut former par destruction. La nouvelle identité explosive ne prolonge pas l'ancienne, elle surgit en la brisant, sans continuité, sans héritage. Cette destruction est au-delà du bien et du mal. Un sujet formé par destruction n'est ni mieux ni pire, c'est un sujet que l'on ne reconnaît plus et qui ne se reconnaît plus.

J'ai suivi le destin de telles transformations, l'étrange entre-deux de la vie et de la mort, la violence des défigurations physiques ou cognitives, la souffrance ou l'indifférence qui les accompagnent. Combien de fois essayons-nous de « retrouver » la personne « telle qu'elle était » sans jamais y parvenir ? Sans toujours comprendre non plus l'absurdité d'une telle tentative ni la maladresse qu'il y a à demander à une personne amnésique « qui je suis, moi ? »

*Ontologie de l'accident* propose une pensée de la destruction comme matrice. Une philosophie de la rupture où l'accident n'est plus seulement un événement extérieur mais une condition de possibilité. Possibilité, pour l'identité, de se constituer parfois à partir de sa disparition. Blessés de la vie, en rupture amoureuse ou sociale, malades d'Alzheimer, victimes de violences traumatiques, grimés par la vieillesse, se réveillant un matin dans la carapace d'un insecte ou dans un corps devenu arbre... Ovide est ici le guide, dans un labyrinthe dont les allées mènent de Proust à Duras, de Kafka à Thomas Mann, de Spinoza à Freud. Il ne s'agit jamais de réparer, de retrouver une cohérence perdue, mais de constater que certaines destructions engendrent au contraire des individus sans passé, sans retour ni sortie possibles.

La plasticité destructrice est devenue par la suite un élément paradoxalement structurant de mon travail et donc aussi de ma propre identité. Cette plasticité se retrouve dans mes ouvrages antérieurs, en particulier dans *Les nouveaux blessés*<sup>1</sup>. Ce livre montre que l'exploration de la plasticité destructrice permet une nouvelle compréhension de l'événement psychique, qui engage le concours de la psychanalyse et de la neurologie. Il est désormais impossible de séparer événement psychique et blessure cérébrale, à l'inverse

de ce que les deux disciplines ont longtemps prétendu. La plasticité destructrice est également au centre de *La grande exclusion*, ouvrage que j'ai écrit en collaboration avec Xavier Emmanuelli, fondateur du Samu social et récemment disparu<sup>2</sup>. Nous étions d'accord tous deux pour admettre la dimension ontologique, existentielle et politique des lésions et désaffections sociales.

Lorsque je porte aujourd'hui un regard rétrospectif sur *Ontologie de l'accident*, je ne désire rien y changer. Je regrette cependant deux choses. L'une triste, l'autre plus heureuse.

Je n'ai pas parlé des animaux. C'est une omission impardonnable. Nombre d'entre eux en effet, tous peut-être, je ne sais pas, peuvent être exposés à la plasticité destructrice. Un souvenir me revient. J'avais, en un temps bien lointain, lorsque j'habitais encore chez mes parents, une adorable petite chatte noire nommée Mousse. Une flamme, un djinn. Un jour, j'ai cru bien faire en ramenant un autre chaton à la maison. Il était exposé pour adoption dans une cage. Mousse a grondé quand elle l'a vu et s'est traînée sur le sol. Je n'ai pas compris que cette attaque de jalousie lui brisait le cœur, la poignardait. Depuis ce jour, elle a cessé d'être elle-même. Elle est devenue un autre animal. Elle a fini par disparaître et redevenir sauvage. Je ne m'en suis jamais consolée.